

La muette¹

Lorsqu'on lui avait donné le nom de Subhashini (A-la-Parole-Suave), qui aurait pu prévoir qu'elle serait muette ? Deux de ses sœurs aînées s'appelaient déjà Sukeshini (Aux-Beaux-Cheveux) et Suhashini (Au-Doux-Sourire) ; c'est pourquoi, par amour de la symétrie, le père de Subhashini l'avait dotée de ce nom gracieux. Pour abréger, l'on ne l'appelle plus que Subha.

Après les formalités d'usage et les dépenses ordinaires, les deux sœurs aînées se marièrent ; mais la plus jeune reste encore comme une charge tranquille sur les bras de ses parents.

La plupart des hommes imaginent difficilement que ceux qui ne parlent pas soient cependant capables de sentir ; c'est ainsi qu'en présence de Subhashini, nul ne se gênait pour parler de son avenir.

Dès sa petite enfance elle s'était rendu compte que sa naissance avait été, pour la maison de ses parents, pareille à une malédiction tombée du ciel. Le résultat de cette impression fut qu'elle tâchait toujours de se dérober aux regards ; elle pensait que ce serait pour tous une consolation de faire oublier son existence. Mais elle était toujours vivante dans la pensée de ses parents, car il n'est pas possible d'oublier un chagrin qui ne cesse jamais.

Aux yeux de sa mère surtout, elle comptait pour moins que rien, car une mère regarde plus une fille qu'un fils comme une part d'elle-même et souffre avec plus de honte de ses imperfections. En revanche, Subha était aimée de son père Banikantha, davantage que ses autres sœurs, au lieu qu'elle était considérée par sa mère comme une disgrâce personnelle et lui était un objet de contrariété perpétuelle.

¹ (M. Rabindranath Tagore est le dernier lauréat du Prix Nobel. On lira sans doute, avec un vif intérêt, cette nouvelle du poète indien que M. Gabriel Mourey a traduite en français pour les lecteurs du *Figaro*.)

Si Subha ne savait parler, elle avait par contre, une paire de grands yeux sombres aux paupières longuement incurvées, et ses lèvres tremblaient comme les jeunes feuilles, à l'atteinte de la plus légère émotion.

Pour exprimer une idée avec des mots, nous avons souvent besoin de faire un grand effort ; c'est quelque chose qui ressemble à une traduction. Qu'il est malaisé d'être exact et correct, et que d'erreurs proviennent de notre impuissance d'expression. Mais de beaux yeux sombres n'ont pas besoin de rien traduire ; l'âme y déploie spontanément son ombre et toutes les impressions s'y abandonnent ou s'y contractent. Soudain leur éclat resplendit, puis aussitôt, pâlit et meurt, pour devenir, tout à l'heure immobile comme le regard de la lune expirante ou tremblant comme un éclair incertain. Pour qui n'a d'autre langage dans la vie que les expressions de son visage, l'importance du langage des yeux est immense, infinie et excessivement profonde, tout autant que le ciel transparent et que les champs silencieux de l'air où se jouent la lumière et l'ombre, les clartés qui brillent et s'éteignent. Comme dans la grande Nature, il y a une grandeur silencieuse dans tout être humain privé de la parole. Aussi, les garçons et les filles s'écartaient comme avec terreur de la pauvre Subha et nul d'eux ne voulait jouer avec elle. Tel le silence de midi, elle était privée de son et solitaire.

Le village qu'elle habitait est connu sous le nom de Chandipur, et le ruisseau qui le traverse est un des plus petits cours d'eau du Bengale ; on dirait une délicate jeune fille au milieu d'une famille de paysans.

La maison de Banikantha est située au bord même du petit ruisseau. Ses murs de nattes et son toit de chaume à huit pans, son étable à vaches et sa meule de foin, sa pédale à vanner sous son petit auvent, à l'ombre du tamarinier, son jardin de manguiers, de jacquiers et de bananiers attirent presque toujours l'attention des bateliers qui passent. C'est là que, sitôt son ouvrage fini, Subha vient s'asseoir tout près de l'eau... mais qui fait attention à elle ?

Elle est heureuse : ce qu'elle ne peut dire, la Nature le dit, la Nature parle pour elle. Les murmures du courant, les cris de la foule, les chants des bateliers, les trilles des oiseaux et les bruissements des feuilles se mêlent et se confondent avec les mouvements, les agitations et les bruits qui sans cesse bourdonnent autour d'elle, et comme le ressac contre les rivages de la mer ils se brisent contre son cœur à jamais silencieux. Cette rumeur multiple, ce mouvement prodigieux de la Nature, c'est le langage de la muette, c'est l'épanouissement qui s'étend dans le monde entier, de tout ce que disent ses grands yeux ombrés par ses paupières sombres. Et depuis les prairies toutes sonores du chant des grillons jusqu'aux régions étoilées où règne le silence, c'est le domaine des signes et des gestes, de la musique et des sanglots, de l'angoisse et des soupirs.

Et, à midi, lorsque les bateliers et les pêcheurs s'en allaient prendre leur repas et que les habitants du village faisaient leur sieste, lorsque les oiseaux cessaient de gazouiller et le bac de passer, lorsque la terre peuplée s'arrêtait tout à coup au milieu de ses travaux et de ses tumultes, et prenait une apparence de morne désolation, — il n'y avait plus que la Nature muette et une petite fille sans voix qui étaient assises silencieusement l'une en face de l'autre sous le flamboiement du grand ciel, l'une dans le plein soleil infini, l'autre à l'ombre d'un petit arbre.

Ce n'est pas que Subha manquât d'amis intimes : il y avait dans l'étable deux vaches, appelées Sarbashi et Panguli. Elles n'avaient jamais entendu leurs noms prononcés par ses lèvres, mais elles connaissaient bien le bruit de ses pas et elles lui trouvaient comme une sonorité de tendresse dont elles saisissaient la signification bien plus aisément qu'à travers un langage parlé. Elles comprenaient infiniment mieux que des êtres humains si Subha les caressait et les cajolait ou si elle prenait une attitude de reproche.

Subha pénétrait dans l'étable, étreignait de ses deux bras le cou de Sarbashi et se frottait les joues contre ses oreilles. Panguli la regardait d'un œil paisible et la léchait. La jeune fille leur rendait ainsi visite trois fois par jour, régulièrement, sans parler des autres visites qu'elle venait leur faire, surtout les jours où ses parents l'avaient rudoyée. Alors elle se réfugiait vite auprès de ses amies. À son regard douloureusement calme et si plein de patiente souffrance, elles comprenaient par un aveugle instinct la peine de son cœur ; elles se rapprochaient d'elle et, avec une gravité silencieuse, elles caressaient gentiment ses bras de leurs cornes pour la consoler.

En plus des deux vaches, il y avait aussi des chèvres et de petits chats, qui, bien que l'amitié qu'elle leur portait ne fut pas aussi grande, lui montraient cependant un réel attachement. À toutes les heures du jour et de la nuit, les petits chats prenaient possession de ses genoux et de ses bras et s'y endormaient, montrant par toute sorte de signes auxquels il était impossible de se tromper combien leur sommeil serait plus agréable si Subha consentait à passer ses doigts si doux autour de leur cou et sur leur dos.

Parmi les créatures d'espèce supérieure, Subha avait trouvé un autre compagnon, mais comme il était, lui, doué de l'usage de la parole, et qu'ils n'avaient, l'un et l'autre, aucun langage commun, il serait assez difficile de définir le caractère de leurs relations.

C'était Pratap, le plus jeune fils des Gossains. Il n'était absolument bon à rien ; de sorte qu'après quelques tentatives malheureuses, ses parents avaient décidément abandonné tout espoir qu'il parvint jamais à améliorer, si peu que ce soit, leur situation en ce monde.

Le seul avantage dont jouissent les gens propres à rien, comme Pratap, c'est qu'ils finissent presque toujours, en dépit du mécontentement de leurs parents et de leurs amis, par conquérir la faveur des étrangers et des indifférents et par devenir, étant donné, qu'ils sont libres de tous liens et incapables d'exercer aucune profession définie, comme une sorte de propriété publique. De même qu'il est nécessaire qu'il y ait, dans les villes, un certain nombre de jardins publics où il est interdit de bâtir, il est indispensable aussi qu'il y ait, dans chaque village, un certain nombre de personnes inoccupées. Qu'il s'agisse de travail ou de plaisir, si l'on a besoin d'aide, on les a toujours sous la main.

La plus grande distraction de Pratap était la pêche ; il y consacrait la plus grande partie de son temps. Souvent, l'après-midi, il se livrait à cette occupation et, par suite, se rencontrait souvent avec Subha sur le bord du ruisseau. Pratap se sentait toujours parfaitement à son aise dans la compagnie de la jeune fille.

Un compagnon muet est particulièrement appréciable quand on pêche ; Pratap estimait donc Subha à sa juste valeur. Aussi, tandis que les autres l'appelaient Subha, Pratap, lui, l'appelait plus simplement et plus tendrement Shu. Il faut dire que Subha fournissait à Pratap sa consommation quotidienne de bétel qu'elle préparait pour lui de ses mains.

Subha s'asseyait sous le tamarinier et Pratap lançait sa ligne tout près de là et regardait l'eau fixement. Et pendant qu'elle était assise, contemplant, comme lui le courant, un vague désir naissait en elle. Oh ! si elle pouvait rendre à Pratap quelque service, lui être utile, lui démontrer soudain qu'elle était, elle aussi, un personnage indispensable en ce monde ! Mais quoi ? Que pouvait-elle ? Alors, dans le fond de son cœur, elle priait le ciel de lui accorder une extraordinaire puissance, afin qu'elle puisse accomplir tout à coup un grand prodige, un étonnant miracle dont la vue émerveillerait Pratap et le ferait s'écrier « Vrai, je ne soupçonnais pas Subha capable d'un pareil pouvoir ! »

Par exemple : Subha était une naïade ; elle sortait de l'eau et piquait une pierre précieuse au chaperon d'un serpent étendu sur la rive ; Pratap alors abandonnait sa pêche favorite, s'emparait de la pierre précieuse, puis, plongeant dans l'eau, descendait, sous les profondeurs de la mer, jusqu'à un palais d'argent où, sur un lit doré, reposait — qui donc ? — notre Shu, la fille muette de Banikantha, notre Shu, devenue l'unique souveraine des pays sous-marins ; profonds, silencieux et tout illuminés de pierres précieuses ! Pourquoi pas ? Était-ce donc si impossible ? Non, rien, en fait, n'était impossible... mais elle était née dans la maison de Banikantha au lieu d'être de la race royale qui règne sur les déserts sous-marins, et, par suite, elle ne pouvait causer aucune surprise à Pratap, fils des Gossains...

* * *

Cependant, Subha grandissait.

Au sein d'une nuit de pleine lune, elle ouvrit la porte de sa chambre et, avançant la tête, regarda au dehors. La Nature aussi reposait solitaire dans cette nuit inondée de lumière et veillait, comme Subha, sur la terre endormie ; dans le mystère de la jeunesse, dans la joie et dans la douleur, jusqu'aux dernières limites des solitudes infinies, au-delà même, elle reposait dans le silence muet et sans une parole. Et dans un coin de cette nature silencieuse et exaltée il y avait une jeune fille silencieuse et éperdue !

* * *

D'autre part, les parents de Subha, de plus en plus excédés de leur fille, étaient devenus, eux-mêmes extrêmement inquiets. Les habitants du village commençaient à les blâmer de leur conduite et il fut même question de les mettre en quarantaine. Il est vrai de dire que la situation de Banikantha était fort prospère et qu'il vivait fort bien ; ce qui ne contribuait guère à diminuer le nombre de ses ennemis.

Le mari et la femme se consultèrent longuement, et Banikantha s'éloigna pour quelques jours.

Sitôt revenu, il dit : « Nous irons à Calcutta. »

L'on se prépara au départ. Comme un matin enveloppé de brouillard, le cœur de Subha était gorgé d'une rosée de larmes. Durant quelques jours elle eut l'appréhension qu'un malheur inconnu rôdait autour de son père et de sa mère comme un animal muet ; elle fixait ses grands yeux sur leurs visages dans l'espoir de comprendre quelque chose, mais leurs visages ne se trahissaient point.

Dans le même temps, une après-midi, Pratap lui dit, en souriant, après avoir lancé sa ligne : « Eh bien ! Shu, est-il vrai que l'on vous a trouvé un mari et que vous allez vous marier ? Surtout, ne nous oubliez pas ! » et aussitôt il fit mine de ne plus s'intéresser qu'à sa pêche.

Subha regarda Pratap du même regard qu'une biche percée au cœur par la flèche d'un chasseur le regarde, en lui disant silencieusement : « Quels torts avais-je envers vous ? » Elle ne s'assit pas ce jour-là sous le tamarinier.

Banikantha venait d'achever sa sieste et fumait dans sa chambre. Subha s'assit à ses pieds, le regarda et se mit à pleurer. Comme il essayait de la consoler, des larmes coulèrent aussi le long de ses joues.

Le départ pour Calcutta était fixé au lendemain. Subha entra dans l'étable pour faire ses adieux à ses amies d'enfance. Elle leur donna à manger, les serra tendrement par le cou, les contempla avec des yeux aussi expressifs que possible et inonda leurs têtes d'un torrent de larmes.

C'était la douzième nuit de la lune décroissante. Subha sortit de sa chambre et vint se coucher, à plat ventre dans l'herbe, au bord du ruisseau familial, prise du désir d'étreindre la terre, la grande mère muette, dans un étroit embrassement de ses deux bras et de lui dire : « Ne me laissez pas partir, ô mère. Serrez-moi contre vous dans vos bras comme je vous serre dans les miens et gardez-moi ! »

* * *

Dans une maison de Calcutta, la mère de Subha la revêtit un jour de ses plus beaux atours. Des rubans brodés paraient ses cheveux ; elle était couverte d'ornements et de bijoux et sa grâce naturelle avait disparu autant que possible. Des larmes coulaient de ses yeux. Ce que voyant et craignant qu'ils ne parussent laids d'être ainsi gonflés et rougis, sa mère l'accabla de reproches ; mais les larmes ne s'en souciaient guère.

Enfin, le prétendant lui-même, accompagné par un ami, vint voir sa fiancée. Les parents de Subha étaient inquiets et angoissés, comme si un dieu était venu en personne choisir la victime de son sacrifice et, après toutes sortes de réprimandes et de recommandations accueillies par de nouveaux torrents de larmes, on la fit paraître devant son juge. Il la regarda longuement et la trouva passable.

Comme il l'avait entendue crier, il ne douta pas qu'elle n'eût un cœur et conçut d'elle une opinion avantageuse, puisque la seule crainte de quitter ses parents lui causait un si vif chagrin. Comme les perles renfermées dans les coquillages, seules ses larmes rehaussaient sa valeur.

À une date de bon augure choisie sur l'almanach, le mariage fut donc célébré selon les règles puis, ayant remis leur fille muette aux mains d'un autre, le père et la mère s'en retournèrent chez eux : le prestige de leur caste et leur avenir étaient sauvés ainsi.

Comme le nouveau marié avait ordinairement à faire dans les provinces du Nord-Ouest, il y emmena sa femme aussitôt après le mariage.

Une semaine plus tard, tout le monde sut que la jeune mariée était muette, mais personne ne voulut croire que ce n'était pas par sa faute. Elle n'avait trompé personne ; ses yeux seuls avaient parlé, mais nul n'avait compris. Elle regardait autour d'elle, cherchant en vain les visages familiers qui comprenaient le langage des muets. Une plainte inexprimable résonnait sans fin dans le cœur à jamais silencieux de la jeune fille — une plainte que personne au monde ne pouvait entendre, si ce n'est Celui qui connaissait son cœur.

Rabindranath Tagore

(Traduit de l'anglais, par Gabriel Mourey)